

Esiste ancora al monda la bellezza?
Oh non intendo i lineamenti fini.
Ma alla stazione carico di ebbrezza
il giovane con gli occhi ai suoi lontani lidi.

Au monde existe-t-elle encore la beauté ?
Oh je ne dis pas le fin visage.
Mais à la gare tout plein d'ébriété
le garçon les yeux vers ses lointains rivages.

Le notti vuote, piene di tamburi
che passano d'un tratto. Ma la luna
accorda ogni vagito nel silenzio.

Les nuits vides, pleines de tambours
qui passent tout à coup. Mais la lune
accorde tous les vagissements dans le silence.

Salivano lente le sere
e il mondo restava beato.
La giovinezza mia era la lieve
Lieve gioia imprevista di soldato.

Venne la guerra poi o, nella vita,
non salirono più lente le sere.
Polverosi i tramonti. Ed infinita
la noia fitta delle primavere.

Les soirs montaient lentement,
le monde était heureux.
Ma jeunesse était légère
Légère joie imprévue du soldat.

Ensuite vint la guerre ou, dans ma vie,
Ne montèrent plus lentement les soirs.
Poussiéreux les crépuscules. Infini
l'épais ennui des printemps.

A Eugenio Montale

La festa verso l'imbrunire vado
in direzione opposta della folla
che allegra e svelta sorte dallo stadio.
Io non guardo nessuno e guardo tutti.
Un sorriso raccolgo ogni tanto.
Più raramente un festoso saluto.

Ed io non mi ricordo più chi sono.
Allora di morire mi dispiace.
Di morire mi pare troppo ingiusto.
Anche se non ricordo più chi sono.

À Eugenio Montale

Fête vers le couchant, je vais
en direction opposée à la foule
qui joyeuse et vive sort du stade.
Je ne regarde personne et les regarde tous.
Parfois je recueille un sourire.
Plus rarement un salut chaleureux.

Et moi j'ai oublié qui je suis.
Alors mourir me déplaît.
Mourir me paraît trop injuste.
Même si j'ai oublié qui je suis.

3.

**LE MONDE POÉTIQUE
DE SANDRO PENNA**

Le texte de Natalia Ginzburg, que nous présentons ici, parut d'abord dans le quotidien *Corriere della sera*, le mardi 7 décembre 1976, sous le titre : «Il mondo poetico di Sandro Penna / Richiesta d'amore». Il sera repris comme introduction (avec un texte de Giovanni Raboni) au recueil posthume de Sandro Penna *Il viaggiatore insonne*, paru chez San Marco dei Giustiniani en 1977.

Il figure sous le titre «Sandro Penna (I)» dans Natalia Ginzburg, *Non possiamo saperlo*, Turin, Einaudi, 2001, p. 54-61.

Bernard Simeone le choisit comme préface à sa traduction de *Croix et délice* (Phalène, 1987), cependant puisqu'il n'en donna pas une traduction intégrale, nous avons demandé à Marie Fabre de reprendre et compléter la traduction de Bernard Simeone.

REQUÊTE D'AMOUR

Natalia Ginzburg

1^{er} décembre 1976

J'ai connu Sandro Penna en 1945. Je travaillais à la maison d'édition Einaudi, via Uffici del Vicario, à Rome. Il avait là un recueil de poèmes à l'état d'épreuves. Il m'apparut pour la première fois au siège des éditions, plus précisément dans la seconde pièce, qu'on appelait « la pièce bleue ». La première était la pièce rouge, la seconde, la pièce bleue, justement ; puis la pièce jaune, et enfin deux autres pièces, grandes, sans couleur particulière. Je parle de ces pièces parce que je m'en souviens très nettement, comme si elles existaient encore alors qu'elles ont disparu, la maison d'édition se trouvant aujourd'hui dans un autre endroit de Rome. Dans chacune d'elles, j'ai connu des personnes et des événements sont survenus. C'était d'ailleurs une époque où l'on rencontrait chaque jour des personnes nouvelles, où chaque jour survenaient des événements. Une époque (malgré la douleur où pouvait être plongé le destin de chacun) de joie universelle, où régnait la soif de connaître les personnes et de se trouver au cœur des événements. La pièce bleue était une sorte de petit

salon avec des rideaux, des fauteuils et des divans de velours bleu : on y accueillait les visiteurs.

Sandro Penna y vint un jour avec ses épreuves et ce fut moi qui le reçus. Je remarquai qu'il marchait sur la pointe des pieds. Il marchait ainsi, non pour ne pas faire de bruit (il y avait d'ailleurs des tapis) mais peut-être pour se grandir. Il n'était pourtant pas de petite taille. Ni petit ni grand, ni gros ni maigre, il avait une voix ronflante. Je savais très peu de choses sur lui. Je savais qu'il était pédéraste et qu'il vivait alors en vendant au marché noir des savonnettes et de la confiture. J'avais lu ses poèmes, ceux déjà publiés et ceux des épreuves, et je les aimais beaucoup, mais je ne pensais pas alors qu'il fût un grand poète : je pensais que j'aimais ses poèmes par inclination personnelle ou par un effet de ma fantaisie. Après ce premier jour, il vint souvent mais bien qu'il apportât ses épreuves, il ne montrait aucun réel désir, aucune impatience de voir son livre rapidement publié. Non parce qu'il ne voulait pas le voir éditer, mais parce que le temps, comme je le compris bientôt, n'existait pas ou n'avait aucune valeur pour lui. Et de fait, étant donné son faible désir de publication, ce livre ne sortit jamais : je veux dire jamais chez cet éditeur. Il sortit ailleurs, bien des années plus tard. Assis sur le divan bleu, il parlait de ses poèmes. Mais comme il ne montrait aucune impatience et comme quantité d'autres livres en cours d'impression et de gens pressés de publier se trouvaient là, ses

visites étaient tout à fait privées de but. J'espérais que son volume paraîtrait bientôt mais, travaillant dans la maison seulement depuis quelques mois et avec timidité, je pensais que mes désirs devaient rester muets.

À cette époque, Penna n'était pas très différent d'aspect de ce qu'il est aujourd'hui. Il n'a pas vieilli. L'âge lui a apporté des malaises, des malheurs, des deuils et des maladies mais n'a pas transformé sa personne en une autre personne. Il ne l'a pas courbé, ne lui a donné ni canitie ni longues rides. Rauque et ronflante aujourd'hui comme hier, chantante et un peu pâteuse, sa voix est devenue avec les années plus profonde et plus éraillée. Comme on sait, puisque quelqu'un l'a écrit, il est aujourd'hui seul et pauvre (il était déjà pauvre à cette époque, mais il l'est aujourd'hui bien davantage). D'habitude, il sort peu, reste étendu sur son lit au milieu d'une montagne de papiers, de livres, de tableaux, de dessins et de vieux vêtements. Pourquoi a-t-il tant de livres dans sa chambre alors qu'il dit ne jamais avoir envie de lire quoi que ce soit, on l'ignore ; il connaît pourtant une foule de choses : quand les a-t-il lues ou étudiées, comment ont-elles pénétré dans son esprit, nul ne le sait. Étendu sur son lit, il téléphone. Rauque et ronflante, éraillée et profonde, traînante et pâteuse, sa voix évoque des faits qui se sont produits voici trente ans et d'autres le matin même. Il est parfois méchant, parfois plein de tristesse, parfois hilare, parfois misérable et gentil. Quand il est méchant, sa